

# LE PÈRE PEINARD



Réflexes

HEBDOMADAIRES  
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS France Un an . . . . . 6  
Six mois . . . . . 3  
Trois mois . . . . . 1 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION  
15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS Extérieur Un an . . . . . 8  
Six mois . . . . . 4  
Trois mois . . . . . 2

## GRANDE SAIGNÉE DU POPULO EN ITALIE!

### L'ACCAPAREMENT DU PAIN CONTINUE!



#### Pauvres Italgos!

Que se manigance-t-il en Italie?  
Encore une fois le populo est-il vaincu,  
saigné à blanc, écrabouillé?  
On ne sait trop, nom de dieu!  
La gouvernance chante victoire et affirme  
qu'elle a serré la vis à l'insurrection. Or,  
comme elle est seule à nous faire passer des  
tuyaux par le télégraphe et qu'en outre elle  
surveille bougrement la poste, elle peut  
dégueuler tous les mensonges qui lui pas-  
sent par la boule.  
Si cette charogne dit vrai: si la révolte est  
radicalement à cul, je plains fort les pauvres  
macaronis.  
Ils vont en endurer de cruelles!  
Non seulement, ils pâtiront plus que ja-  
mais de la famine, mais encore ils vont être

soumis à un régime arbitraire et inqui-  
sitorial qui ne sera pas piqué des vers.  
Les pauvres italiens vont se trouver sous  
la coupe des généraux.  
Et ça n'a rien de gai, nom de dieu!  
Le populo parisien sait de quoi il re-  
tourne: il en a terriblement tâté en 1871 —  
et nous n'avons malheureusement pas le  
monopole des Gallifet.  
Ces monstres éclosent partout!  
Les Milanais vont en savoir quelque  
chose: ils ont sur le râble un tigre galonné,  
le général Bava, qui va leur serrer la vis et  
les étriller d'abominable façon.  
Le bandit a d'ailleurs bien débuté: il a  
commencé à faire tirer à mitraille sur le  
populo milanais, — se foutant qu'il y ait des  
femmes et des gosses dans le tas! Aussi,  
plus à Milan que partout ailleurs, les vic-  
times populaires sont nombreuses: on les  
compte par centaines!  
Et le scélérat continue en faisant opérer  
des foulditutes d'arrestations: les prisons  
sont tellement bondées qu'il n'y a plus de  
place pour les nouveaux prisonniers.  
Le général Bava ne s'inquiète pas de cet  
encombrement: il compte sur les tribunaux  
militaires pour faire de la place!  
Dans sa folie de répression, ce monstre a  
interdit aux cyclistes d'enfourcher leurs  
bécane tant à Milan qu'aux environs, sous  
peine d'être traduits en conseil de guerre.

Par le temps qui court, faire de la bicy-  
clette est un crime en Italie!  
Cette loufoquerie seule donne une idée de  
la rage sanguinaire qui tourneboule les  
bandits de la haute, au delà des Alpes: ils  
voient rouge! ils sont fous furieux!  
A Naples, un autre monstre, le galonnard  
Malacria fait concurrence au sanguinaire  
Bava: cette hyène vient de décider que tous  
les turbineurs qui se ficheront en grève se-  
ront déferés aux conseils de guerre.  
Mille tonnerres, ces bandits n'y vont pas  
de main morte: les pédaleurs en conseil  
de guerre!... les grévistes en conseil de  
guerre!...  
Où s'arrêteront-ils?

—o—  
La révolte est-elle réellement vaincue?  
Hélas, il y paraît!  
Je ne veux pas dire que la défaite est dé-  
finitive... mais, nom de dieu, elle semble  
tout au moins être bougrement momen-  
tanée...  
Le pourquoi de cette déconfiture?  
Et fichtre, les raisons de la défaite sont  
faciles à indiquer. J'en ai d'ailleurs déjà  
jaspiné:  
Ce qui arrive aux Italiens pend au nez de  
tous les populos qui se révoltent — chaque  
fois que l'armée ne refuse pas de tirer.  
Les moyens de répression que, grâce au

militarisme, les chameaucrates ont dans les griffes : flingots à tir rapide, canons revolvers et mitrailleuses, sont tellement puissants qu'il est bougrement difficile d'y résister.

C'est même quasiment impossible !

Aussi, n'est-ce jamais par la victoire directe du peuple sur l'armée que les insurrections deviennent des révolutions triomphantes : c'est toujours parce que l'armée, gagnée à la cause du peuple, a fichu la crosse en l'air et a refusé de soutenir plus longtemps les bandits de la haute.

Voilà ce dont les bons bougres ne se rendent pas assez compte !

Les révoltés se montent le bourrichon : ils s'imaginent être plus forts qu'ils ne sont en réalité et ils négligent trop de désorganiser l'armée.

Jusqu'ici l'armée a toujours décidé du sort des insurrections.

Et foutre, il est probable qu'elle en décidera encore !

C'est même plus certain que jamais, étant donné la place de plus en plus considérable que tient le militarisme dans la société capitaliste et étant donné aussi la perfection et la puissance des engins de guerre.

Pour se convaincre de l'exactitude de mon jaspinage le mieux est de passer une petite revue des insurrections les plus proches de nous :

Commençons par la litanie des insurrections victorieuses :

En juillet 1789, les Gardes-Françaises refusèrent de tirer sur le popolo et se joignirent aux révoltés. Ça donna de l'élan au chambardement, les octrois furent flambés et la Bastille fut prise d'assaut.

En juillet 1830, quand Charles X pondit ses sacrées Ordonnances il se croyait sûr de l'armée. Va te faire foutre ! Les troubades levèrent la crosse en l'air et le roi des jésuites se carapatta vivement, heureux d'en être quitte à si bon compte.

En février 1848, même tabac : l'armée refusa de tirer et Louis-Philippe, le roi des bourgeois, fut culbuté comme une merde.

Au 4 septembre 1870, ce qu'il y avait d'armée à Paris ne fut pas lancé contre le popolo et Badingue fut détrôné.

Au 18 mars 1871, si le popolo fut victorieux, c'est encore uniquement parce que les troubades levèrent la crosse en l'air et fraternisèrent avec lui. Sinon, malgré qu'il eut des canons et des flingots — ce qui le mettait dans une situation plus favorable — il aurait très probablement été battu si les troubades ne s'étaient unis avec lui.

Voilà pour les triomphes populaires. Alignons maintenant la série des défaites :

Aux insurrections de Paris et de Lyon, en 1832 et en 1834, la troupe canarde les insurgés, — et on a les massacres de la rue Transnonain et de la Croix-Rousse.

En juin 1848, la troupe fusille les prolos des ateliers nationaux qui avaient naïvement mis trois mois de misère au service de la république bourgeoise, — et malgré une lutte héroïque, les révoltés sont vaincus par le boucher Cavaignac.

En décembre 1851, le popolo saigné à blanc par les massacres de juin ne se démancha guère pour défendre les bourgeois républicains. C'eut d'ailleurs été une pipe ! La troupe tira carrément et le coup d'Etat fut réussi.

En mai 1871, les troubades marchèrent contre Paris et ce fut la déroute la plus sanglante que le popolo ait encore endurée ! Il y eut 35.000 cadavres à la clé et Paris se trouva vidé de plus de cent mille bons bougres.

Y a donc pas à se monter le job : L'armée décidera encore du sort du popolo ! Les bons bougres italiens n'ont pas dû se rendre assez compte du fourbi : ils ont dû tabler davantage sur leur propre énergie et

leur audace que sur l'inaction possible de la troupe.

Et les troubades, à qui on avait négligé de faire comprendre de quoi il retourne ont canardé sans remords les insurgés !

Ce n'est pas tout : y a dans le popolo italien des couillons qui en ont une sacrée couche.

J'ai déjà expliqué que les bandits de la gouvernance ont battu le rappel pour enrôler contre le popolo des types de la réserve.

Il était très commode à ces couillons de faire les morts et de rester chez eux.

Non pas ! Ils ont répondu à l'appel et ils ont appliqué à la caserne pour marcher sur leurs copains.

Faut-il être andouilles, nom de dieu ! Autre gourderie, aussi pyramidale : la gouvernance avait le trac de la grève des prolos des chemins de fer, — ce qui, en rendant impossible le trimballage des troupes eut été un riche atout pour l'insurrection.

Qu'a fait la gouvernance pour parer le coup ? Oh, c'est bien simple : elle a mobilisé les prolos des chemins de fer, les a baptisés « soldats » et leur a ordonné de continuer leur turbin sans broncher.

Et ça a réussi ! Parce qu'on les a étiquetés « soldats », tout en les laissant réellement « ouvriers » ces bougres de pantouffles n'ont pas bougé.

Ce que c'est que l'influence des mots !

## INVENTIONS MIROBOLANTES

Il en pleut de ces sacrées inventions qui épâtent les plus ferrés à glace sur les binaises scientifiques.

Il n'y a quasiment pas de jour où il ne germe quelque fourbi nouveau et renversant.

Et encore, la garce de société actuelle est tellement mal agencée qu'une chiee de types qui pourraient pondre des découvertes épolantes disparaissent sans avoir pu percer.

Parmi la foultitude populaire qui ne sait ni A ni B et qui mijote dans une purée continuelle, il y a une kyrielle de bougres qui, s'ils étaient instructionnés, deviendraient des gas de génie.

Et ils disparaissent inconnus !

D'autres, un peu plus bidards, ont réussi à décrocher l'instruction qui fout leur cerveau en ébullition — mais ils se butent à la routine et à la trouducuterie ambiante.

Et ceux-là encore disparaissent ! Seulement, pour eux, il se produit une réaction favorable — après leur mort ! On finit par s'apercevoir qu'ils étaient des types à la hauteur et on se décide à les admirer.

C'est s'y prendre un peu tard, nom de dieu !

D'autres inventeurs, un tantinet plus chanceux, sont ceux qui trouvent à faire exploiter leurs trucs.

Oh mais, ils ne sont rupins que très relativement ! En effet, les capitalos les mangent quasiment tout vifs : ils leur font suer des tripotées d'inventions, en tirent profit et laissent ensuite les pauvres fieux crever dans un coin.

Un échantillon du genre est Martin, qui, il y a une vingtaine d'années, dégotta le frein à air comprimé pour arrêter les trains. Les français, bonnes truffes routinières, commencèrent à se foutre de Martin et de sa petite mécanique.

Un tripouillard américain qui était au pognon, Westinghouse, plus pratique, choppa l'invention et alla l'appliquer aux Etats-Unis, après avoir eu soin de prendre une chiee de brevets d'invention.

Quand les compagnies des chemins de fer français virent que la mécanique de Martin fonctionnait en Amérique elles cessèrent de se moquer et achetèrent des freins à l'exploiteur filou.

Westinghouse gagna une dizaine de millions à son petit commerce.

Quant aux Compagnies, depuis qu'elles usent du frein de Martin, elles ont économisé des centaines de millions et évité l'écrabouillement de milliers de voyageurs.

Pour ce qui est de Martin il mourut dans la mistouffe à Rouen, en 1894, sans avoir pu obtenir un centime d'indemnité.

L'histoire de Martin n'est pas exceptionnelle : c'est la vie de neuf inventeurs sur dix.

Dernièrement, Bazin, l'inventeur du bateau-rouleur — une binaise d'avenir — mourait à Lerois-Perret. Au lieu d'être au sac, comme pourraient le laisser supposer les 250 brevets d'invention qu'il a pris dans sa vie, le pauvre gas est mort plus criblé de dettes qu'une écumoire de trous.

Son usine a été fermée et son bazar vendu aux enchères !

Et foutre, Bazin n'est pas le dernier logé à telle enseigne !

D'autres viendront qui, comme lui, en verront de cruelles.

A cette heure même, malin serait celui qui pourrait faire le compte des fistons en mal d'invention et qui se débattent, kif-kif des désespérés dans l'océan d'indifférence et de gourderie.

Pourtant, malgré que la société soit rudement garce pour eux, les inventeurs ne refouillent pas : ils inventent à tire-larigot — plus pour le plaisir d'inventer que dans l'espoir de s'enrichir.

Et, mille dieux, à plus forte raison seraient-ils ardents et passionnés si — au lieu de doucher leurs enthousiasmes — la société leur laissait les coudées franches et leur assurait la pitance.

C'est pour le coup qu'il en pleuvrait des inventions.

Ça serait pire que vache qui pisse !

Nous y gagnerions tous, car chaque invention est une rallonge au bien-être : c'est une chierie foutue au rancard, une malpropreté assainie, un turbin détestable rendu commode.

Il n'en est malheureusement pas ainsi !

Les dirigeants sont si mufles vis à vis des gas débrouillards qui dégottent des mécanismes nouveaux qu'on peut en déduire une haine du progrès, — même quand il n'est pas subversif pour deux sous !

—o—

Il y a mèche de se faire une vague idée de tous les fourbis mirobolants qu'on pourrait fiche en pratique dès demain, — si la société n'était pas divisée en riches et pauvres, exploités et exploités, gouvernants et gouvernés.

Car, il n'y a pas à barguigner : ce maudit antagonisme qui nous excite les uns contre les autres n'est pas qu'un ferment de discorde, mais aussi un sacré microbe qui étouffe les idées d'avenir.

Dam, le mollusque commercial qui ayant sa situation faite dans une coquille, a la trouille de se trouver fichu sur le pavé par une découverte est forcément — presque instinctivement ! — ennemi de tout ce qui est amélioration.

Cette pantoufle ne veut pas qu'on touche à rien — dans rien ! Il a le flair de la solidarité : il sait que tout se tient dans la société et que toucher à un rouage, c'est les déclancher tous.

Pour que cette peur de l'avenir s'évanouisse, il faut changer le plan du mic-mac social : il faut que, au lieu d'être en concurrence, toujours à se bouffer le blair, les hommes se trouvent associés — ou tout au moins qu'ils n'aient plus intérêt à se faire des mistouffes ou à contrecarrer le progrès.

—o—

Quand on en sera là, il fera bon vivre, nom de dieu !

On n'aura plus à se crever à la peine, à s'esquinter le temperament : les mécaniques feront le plus dur du boulot et non seulement elles épargneront la fatigue mais aussi le temps.

Pour donner une idée aux bons bougres des espatrouillantes inventions qui peuvent, — demain si on le désire, — modifier bougrement l'aspect social, je vais jaspiner un brin de quelques unes des plus récentes découvertes.

Et d'abord, quelque chose qui n'est pas ordinaire, c'est une machine qui permet de faire de l'imprimerie télégraphiquement.

Voici le joint : supposons un point central, Paris, d'où il y a une chiee de télégrammes à expédier aux journaux des quatre coins de la France. Actuellement, c'est simple — et il en résulte de la complication : chaque dépêche est télégraphiée à chaque journal où des typos composent vivement les tuyaux au fur et à mesure.

Avec la bécane en question, c'est bougrement plus compliqué en apparence, — mais c'est autrement simple !

Au bureau central un télégraphiste-typo est installé : il manœuvre un clavier — comme qui dirait un clavier de machine à composer. Les mouvements qu'il opère sont transmis, avec une sacrée exactitude, par le télégraphe, à tous les quotidiens abonnés ; seulement, au bout du fil télégraphique — en place de l'appareil ordinaire — on a collé une machine à composer et les caractères tombent et s'alignent sans « mastic », grâce à l'électricité.

Ce qu'il y a de plus épolant c'est que le typo-

télégraphiste peut composer simultanément dans une vingtaine de villos différentes.

Ce serait donc la suppression d'autant de typos ! Et foutre, avec cette binaire les tuyaux pourraient être vite livrés à la publicité.

Mais fichtre, si la mécanique en question est trouvée, elle n'est pas encore fichue en pratique parce qu'elle ferait trop de remue-ménage et aussi parce qu'elle coûterait trop cherot d'installation.

— 0 —

Une autre découverte — pour le moins aussi mirobolante que la typographie électrique — c'est celle qui permet de réaliser, toujours par le télégraphe, la vision à distance.

Par exemple, bibi est à Paris et je veux montrer ma tronche, — nature, — à un copain qui perche à Toulouse.

Aujourd'hui, il n'y a qu'un moyen : se foutre dans un train, — et hue cocotte !

Avec la vision à distance, il y a moins d'arias : je me colle devant l'appareil qui a une vague ressemblance avec un miroir et, par un déclanchement ingénieux, l'électricité pige ma binette et en transmet l'image à Toulouse sur un miroir récepteur.

Au lieu de ma trombine je peux coller devant cet appareil (baptisé le *téléchroscope*) un numéro du caneton et le copain qui perche à Toulouse le lira facilement.

Cet outil miraculeux rend visible aussi, avec une riche exactitude, tant loin qu'on veut, une photographie, un dessin, un paysage.

— 0 —

Avec l'électricité, on n'est jamais au bout du rouleau : c'est une bonne fille qui s'assonne à tous les turbins !

Déjà, elle nous rend une chiée de services ; elle trimballe nos dépêches, nous permet de faire la causette à distance, nous éclaire, nous chauffe... Je ne sais fichtre pas sur quoi elle refoulera !

Voici maintenant qu'il est question de lui donner nos liqueurs et nos tire-jus à repasser.

Ça ne changera rien au système : les empaquetés de la haute pourront continuer leurs magnés en se faisant blanchir à Londres, mais les bonnes bougresses qui, aujourd'hui, s'esquintent le tempérament dans des blanchisseries mal aérées et s'y asphyxient aux trois quarts, grâce aux odeurs du fourneau à charbon ou à gaz, seront à la noce.

La binaise n'est pas compliquée : chaque fer à repasser a un fil à la patte qui est attaché au plafond et c'est par là que s'amène la chaleur électrique. Quand la blanchisseuse veut repasser elle n'a qu'à tourner un bouton et son fer est chaud subito.

Turellement, les patrons vont objecter que des blanchisseries de ce calibre coûteraient trop cherot à installer et qu'ils n'y trouveraient plus leur compte.

Ces chameaux-là ne calculent que le pognon ! Ils se foutent pas mal de la santé de leurs ouvrières et ils n'ont qu'un dada : amasser de la brasse.

Puisque nous sommes assez couillons pour nous laisser exploiter, — il n'y a pas trop à redire ! Pourtant, ça finira bien par changer, nom de dieu.

Lorsqu'on en sera là, alors que la société sera alignée chiquement — non dans le but d'enrichir quelques crapules, mais uniquement pour nous payer nos aïses, on ne regardera plus à la dépense et on appliquera toutes les mirifiques inventions qui abrègeront notre turbin ou le rendront moins bassinant.

— 0 —

Du coup, mille dieux, rien n'entravera plus les progrès scientifiques.

Nul n'aura plus intérêt à confire dans la routine, il n'y aura plus de capitalos pour manger vifs les inventeurs et l'ignorance qui les empêche souvent d'éclorre sera de sortie.

Aussi, cré pétard, ça chiera et ce sera un vrai beurre !

## La Joie au Vinaigre LA FAMINE

Ce qu'ILS disent...

EN ITALIE ET EN ESPAGNE

Le BOURGEOIS. — Evidemment, c'est très malheureux ! Mais je n'y puis rien !... Si tous ces gens qui meurent d'inanition avaient fait des économies...

L'ECONOMISTE. — J'avais prévu cette misère... Elle arrive aussi mathématiquement qu'une comète... Allons, tout va bien ! L'économie politique est décidément une science.

Le PRÊTRE. — Mes chers frères, soyez patients et résignés ! Plus tôt vous serez morts, plus tôt vous irez au ciel goûter des béatitudes infinies !... Je vais faire une quête pour l'entretien de l'église...

Le SAVANT. — Quand je pense qu'avec toute notre science, nous en sommes là, en Europe ! Ah ! si les usines, les magasins étaient à tous, chacun aurait, grâce au nombre colossal de machines, de quoi satisfaire amplement tous ses besoins... Et pas du tout !... On crève de faim au seuil du vingtième siècle !... C'est révoltant !...

Un RÉSIGNED. — Qu'est-ce que vous dites ?... Révoltant ?... Il faut en prendre son parti... Il y a toujours eu de la misère et il y en aura toujours !...

Un MÔME. — M'man, j'ai faim... j'ai faim...

Un PAUVRE. — Ah ! malheur de malheur !... Si je tenais celui qui est cause de tout ça... Quand on a faim, qu'on soit dix mille ou un seul on a le droit de se révolter !...

Un ACCAPAREUR (dans son cabinet). — Cinquante et dix, ça fait soixante... et vingt, quatre-vingts et dix ça fait quatre-vingt-dix !... Quatre vingt-dix millions gagnés en deux mois !... C'est assez gentil !...

L'HISTORIEN. — En 1789 on pendait les accapareurs...

Le POLITICIEN. — Voilà le moment de tripoter à l'aise !... Je vais demander un tant pour cent aux accapareurs.

Le SOCIALISTE. — Excellente occasion de taper sur le ministère et de le démolir, si possible... pour y mettre mon parti... Seulement, il faut que le peuple soit calme...

Le JOURNALISTE. — Enfin, voilà donc de la copie !... Je vais en pisser et verser des larmes à trois sous la ligne... Bonne affaire, cette famine !

Le FINANCIER. — Vais-je me mettre à la hausse ou à la baisse, aujourd'hui ?... Que de bons coups à exécuter en ce moment !...

Un RÉVOLTÉ. — Il est idiot de se laisser crampser à côté des magasins regorgeant de victuailles... Je vais manger !...

Le GALONNÉ. — En joue !... feu ! feu !...

Une BOURGEOISE. — Tirez fort !... Visez juste !... Vive l'armée !...

Le SOLDAT. — Nom de dieu, dois-je tuer mes frères, mes amis ?... ou mes ennemis ?... A la Communale on récitait une fable de La Fontaine : « Notre ennemi, c'est notre maître ! »

L'ANARCHO. — Courage, camarades !... Nous mourons de faim... et pour nous punir on nous tue !... Défendons-nous !... C'est la guerre... et à la guerre comme à la guerre !... Il s'agit d'être les plus forts !... Soyons à la hauteur, sacrebleu !

*Le Malfaiteur de semaine.*

## EN BANLIEUE

### Chez les Allumettiers

Les pauvres jobards qui s'imaginent que si les usines étaient nationalisées, si l'État était le seul patron, il ferait meilleur vivre, se fichent le doigt dans le croupion.

Pour se convaincre de leur erreur, ils n'ont qu'à relancer ce qui se passe actuellement dans les bagnes de l'État.

Ça leur donnera un avant-goût de ce que pourrait être ce sacré régime de socialisme d'État.

A AUBERVILLIERS, par exemple, dans la fabrique de souffrantes, les bons bougres sont sous la coupe d'un animal de contre-coup qui ne sait quoi inventer pour faire du zèle.

Quand ce sac-à-mistouffes débarqua, il fit le bon apôtre : patelin, peloteur, tout miel et tout sucre.

Des bons bougres se méfièrent de cet enfarinage.

Et ils eurent rudement raison !

Son hypocrisie n'ayant pas été prise pour de la franchise, le muflé s'est enfin décidé à se montrer sous son aspect réel : c'est-à-dire bougrement charogne.

C'est au point qu'il grimpe sur les toits et y fait le chat, histoire de guetter qui apporte du vin aux prolos.

Toujours dans le même espoir, il a cambriolé les tiroirs des prolos et il a farfouillé dedans.

Il n'a rien trouvé — aussi il fait la gueule !

La bourrique a fait pire encore : sous prétexte que le travail n'est pas bien bâclé, il démantibule les « presses » de souffrantes et, comme les gas sont au pièces, c'est quelques livres de pain qu'il leur tire de la bouche, à chaque crapulerie semblable qu'il se permet.

Le sac-à-mistouffes a tort d'opérer ainsi : les allumettiers ont de la patience — mais pas trop !

Ils s'enflamment plus vite que les allumettes « Triomphe » et les gas pourraient, un de ces quatre matins, avoir envie de « frotter fort » sur le cuir de leur contre-vache.

\*\*\*\*\*

A PANTIN, encore à la fabrique d'allumettes, un autre contre coup fait la pige à son copain d'Aubervilliers.

Histoire de faire du zèle et d'être bien vu des gros mecs de l'administrance il ralentit le travail ne donne pas le matériel pour les presses et, le matin ne fait arriver la vapeur que faiblement.

L'administration trouve ça très bien sous prétexte qu'elle a une cargaison de souffrantes en magasin.

La belle foutaise ! C'est pas une raison pour que les prolos serrent leur boucle d'un cran.

La première des choses est de s'emplier le bidon.

Ensuite, quand on a bien tortoré, qu'on est bien d'aplomb et d'attaque, on s'occupe de produire.

C'est ainsi que ça devrait être, si la société était chouette alignée.

C'est d'ailleurs ainsi qu'on opère à l'égard des bœufs et des canassons : avant de les atteler on leur fiche à bouffer et on limite leur croustille à leur faim, — jamais à leur travail !

Pourquoi est-ce le contraire quand il s'agit des prolos ?

Avant de bouffer il faut masser dur et les capitalos dosent notre ration d'après la quantité de boulot qu'on abat.

Serions-nous donc plus bêtes que les bêtes ?

Cette andouillerie de travailler pour la gloire, — guitte à en crever, — le laisserait supposer.

Nous ne sommes pourtant pas cruches à ce point là, seulement, on nous a tellement gavés de préjugés qu'on n'a plus deux liards de bon sens dans la citrouille.

Et voilà pourquoi on se résigne à travailler au bénéfice des richards, tandis que nous ne devrions turbiner que pour notre compte et pour nous procurer de l'aisance.

\*\*\*\*\*

### Chez Laveissière

Saint-Denis. — Quoique les contre-coups soient une sale engeance, il n'est pas nécessaire de dauber sur leur gniass tout le temps.

Pour varier, collons donc sous le blair des bons bougres le récit des horreurs qu'endurent les pauvres prolos : nés cul nu et les manches pareilles ils sont condamnés, toute leur chienne d'existence, à marnier pour gonfler la panse des carnes capitalistes.

Comme turbin il n'y a rien de tel que celui des esclaves de chez Laveissière, pour donner un avant-goût de l'enfer dont les ratichons menacent les impies.

Prenons par exemple les fondeurs. Ah, les pauvres ! Je ne vous souhaite pas d'aller leur faire concurrence. Du matin au soir ils s'échinent, la gueule penchée sur leur four d'où montent toutes sortes d'émanations : fumées de coke, de zinc, de cuivre... Et avec ça une chaleur à vous sécher les boyaux du ventre.

Rien d'étonnant, si les gas ne viennent pas aussi vieux que Mathieu-Salé !

Si encore, ils gagnaient de quoi se soigner et réparer leurs forces. Mais, ouat ! toutes les privations leur délabrent l'estomac et, en un rien de temps, ils sont sur le flanc.

Bon dieu, quand donc les gas auront-ils soupé de leur chienne de vie ?

Attendent-ils pour avoir du bien-être de moisir dans le royaume des taupes ?

« Ben oui, vont m'objecter quelques uns, on se rebifferait bien... Mais voilà, si on plaque le boulot, il se trouvera des truffes pour chopper notre place, — même à meilleur marché... »

Ça, c'est un peu vrai ! La concurrence étant le pivot de la société bourgeoise, il n'y a pas à s'en étonner.

Et il en sera ainsi tant qu'on n'aura pas cassé ce cochon de pivot !

Pourtant, en attendant, il n'y a pas qu'à cour-

ber l'échine bêtasement : pour rendre les patrons moins charognards il suffit qu'ils y aient intérêt. — et ils y auront intérêt le jour où les prolos le voudront.

Ainsi, puisque les fondeurs sont sur le tapis, ils peuvent s'arranger en douceur pour saboter le turbin, chanstiquer la fonte en collant quelques saloperies dans les creusets.

Le boulot est ainsi rendu impossible.... Et quand les singes verront de qu'oïl retourne, ils feront moins les crâneurs.

Et puis, nom de dieu, y a d'autres binaises ! Aux gas à la redresse à les chercher.

NOEL PARIA

## LES CLASSES DIRIGEANTES

PAR EUGÈNE POTTIER

*Tout un flot d'étoiles filantes  
Sur ce globe s'est abattu  
Et de nos classes dirigeantes  
Il ne reste plus un fétu.*

*Ceux qui nous guidaient dans l'impasse,  
Nos hommes d'Etat creux et lourds,  
Sont allés diriger l'espace...  
Et la Terre tourne toujours !*

*Ils ne sont plus ! Qu'allons-nous faire ?  
Devant qui nous mettre à genoux ?  
L'Etat tenait tout dans sa sphère,  
Ces gaillards-là pensaient pour nous !  
Sans eux, moutons, saurez vous paître ?  
Qui tiendra la bride aux amours ?  
Quoi ! pas même un garde-champêtre !...  
Et la Terre tourne toujours !*

*Où sont ces doctrinaires chauves  
Qui, de père en fils, ont voté  
Codes sauvages et lois fauves  
Pour sauver la société ?  
Vous n'entendez plus, prolétaires,  
Couler l'eau trouble, en longs discours,  
Des robinets parlementaires...  
Et la Terre tourne toujours !*

*Quoi ! plus un seul capitaliste,  
Plus d'escrocs par le code absous,  
Dont le génie âpre consiste  
A faire suer les gros sous !  
Eh quoi ! le Travail et l'Idée  
Sont soustraits au bec des vautours ?  
Quoi ! Rothschild, ta caisse est vidée ?  
Et la Terre tourne toujours !*

*Pour des travaux de Pénélope  
A coups de canon déchirés,  
Plus d'ambassadeurs en Europe,  
Ni crachats, ni cordons moirés.  
Les peuples, las des vieilles trames  
Et de l'eau bénite des cours,  
Fraternisent par télégrammes...  
Et la Terre tourne toujours !*

*Sachant mieux aboyer que mordre,  
Où sont tant de chefs glorieux  
Qui se repliaient en bon ordre,  
Pas plus morts que victorieux ?  
Les coups d'Etat, mèche allumée,  
N'ensanglantent plus nos faubourgs.  
La paix se maintient sans armée...  
Et la Terre tourne toujours !*

*Plus de gras curés, plus de pape !  
Pas même un pieux sacristain :  
Ou ne rencontre plus Priape  
En soutane d'ignorantin.  
Le miracle ayant tué Rome,  
Le Syllabus n'ayant plus cours,  
La raison se fait Dieu dans l'Homme !  
Et la Terre tourne toujours !*

*La terre tourne et, plus fertile,  
Nourrit des bras moins fatigués.  
Dans les blés grands où croit l'utile,  
L'alouette a des chants plus gais.  
Le travail s'accomplit sans mattres  
Et, dans leurs loisirs de velours,  
La poésie emplit les étres,  
Et la Terre tourne toujours !*



Il ne se gourrait foutre guère le vieux culterreux, quand jabottant il y a de ça huit jours de la suspension des droits sur les blés, il affirmait, qu'après comme avant, nous serions couillons comme la lune.

Que dans ce retrait des droits, obtenu du machiavélique Méline à la veille de la votellerie pour l'Aquarium, il ne fallait voir qu'une manigance électorale, ne faisant nul bobo aux accapareurs et sans aucun profit pour le populo.

Les faits lui donnent raison, nom de dieu ! Le prix du pain reste stationnaire.

Voici du reste des chiffres que les copains n'ont qu'à reluquer. C'est le tableau des fluctuations des blés et farines dans le courant de la semaine qui a suivi la suppression du droit de sept francs.

3 mai (droits compris)	33.50	les 100 kilogs
4 mai (droits supprimés)	29 »	—
5 mai —	29.50	—
6 mai —	31 »	—
7 mai —	31.25	—
9 mai —	32 »	—
10 mai —	32.40	—

Maintenant, voici pour les farines :

3 mai (droits compris)	48 »	les 100 kilogs
4 mai (droits supprimés)	44 »	—
5 mai —	44.50	—
6 mai —	45 »	—
7 mai —	45.50	—
8 mai —	46 »	—
9 mai —	46 »	—
10 mai —	47.50	—

On voit par cet alignement de chiffres, que si les cours ont fléchi, sur le coup de la surprise, ils ont, subito, repris une marche ascendante, pour arriver, à la fin de la semaine, au même point qu'au début.

Quant au pain, les boulangers ont continué à le vendre comme si rien n'était.

« A qui la faute ? » allez-vous me dire.

Pardine, j'irai pas chercher midi à quatorze heures pour vous dire que c'est aux accapareurs, aux malandrins de capitalos.

Turellement, Méline est de mèche. Il vaudra sa part de représailles quand Foulon et Berthier en récolteront.

Prenons l'affaire quelques années en arrière, car cette crapulerie semble tirée de longueur.

On se rappelle que, pendant sept à huit ans, le blé a été tenu à un prix dérisoire : malgré le droit de sept francs par cent kilos sur les blés importés, il était descendu à quatorze, treize et même douze francs l'hectolitre.

Nous étions inondés de blés d'Amérique, de Russie, d'Australie, de la Plata, des Indes.

De tous les patelins de la boule ronde, ça rappliquait à pleins bateaux !

J'ai comme une vague idée que les jean-foutre préparaient la situation présente, qu'ils cherchaient tout bonnement à amener le paysan à ne plus faire de céréales.

Ils y ont réussi en partie, viédaze. Le blé ne se vendant pas son prix de revient, des floppées de pétrosquins en ont lâché la culture ; tellement qu'il y a eu, aux dernières semailles, un quart en moins d'ensemencements.

Le premier résultat obtenu, les chena-pans ont changé leur fusil d'épaule : après le rançonnement du producteur, ils ont comploté de rançonner le consommateur — et au lieu de jouer à la baisse ils ont poussé à la hausse.

C'est alors que se sont produits les accaparements : En France, à Londres, aux Etats-Unis, les chameaucrates oubliant qu'ils jouaient gros jeu, ont renouvelé le Pacte de famine.

La dernière récolte les a admirablement secondés. Les semailles s'étaient faites dans les plus mauvaises conditions avec des pluies diluviennes ; le printemps ne s'étant pas mieux comporté, l'année fut des plus mauvaises.

Les accapareurs et Méline leur compère, se frottent les mains ! Le tour a réussi et porte ses fruits : y a la famine chez les prolos et les picaillons pleuvent dans la sacochette des voleurs.

Le pain est cher, bougrement cher — et il restera cher longtemps encore !

La suppression des droits jusqu'au 1<sup>er</sup> juillet, fera autant d'effet que de pisser dans un violon.

Une fois les blés, en réserve dans les entrepôts, bazardés, y a pas à tortiller : il faut s'adresser à l'Amérique.

Et vivement, cré pétard ! Car, malgré que les paquebots filent à toute vitesse, c'est pas la porte à côté cette Amérique du diable. Pour que le blé ait le temps de traverser la Grande Tasse et radiner dans notre patelin, avant le 1<sup>er</sup> juillet, il faut qu'il ait quitté les ports d'Amérique avant le 5 juin.

Conséquemment, mille dieux, toutes les commandes affluent en même temps. En temps normal et ordinaire une telle affluence suffit à faire hausser les prix, à plus forte raison maintenant ! En outre à qui s'adresser, sinon aux accapareurs ?

Aux Joseph Leiter et autres bandits milliardaires qui ont emmagasiné tout le grain dans leurs immenses élévateurs.

Dam ! de pareils philanthropes ne se déboutonneront qu'à bon escient.

Malgré l'enlèvement des droits, la famine nous pend donc au nez.

Grâce à la bourrique Méline ! Grâce aux brigands de spéculateurs.

—0—

Serons-nous toujours de bonne composition et, plus pochetées que les Turcs, plus veules que les bons bougres d'Espagne et d'Italie laisserons-nous les maudits affameurs arriver à leurs fins ?

N'aurons-nous pas la jugeotte des gas d'Igualada et de San Quintin de Médiona qui ont envoyé bouler avec perte et fracas les receveurs d'impôts,

Emmerdés de s'en retourner bredouilles ces ostrogoths ont voulu faire des saisies. Va te faire foutre ! Ça été comme des dattes ! Le populo y a mis le hola et, malgré cognes et flicards, c'est lui qui a eu gain de cause.

La grève des impôts est une réponse comme une autre à l'enchérissement du pain. Si les prolos espagnols se mettent à la pratiquer en grande largeur ils iront loin, mille tonnerres.

Surtout s'ils la panachent de la prise de possession des magasins et des boulangeries, comme ils l'ont fait à Gijon pendant deux jours.

—0—

Avec tout ça, le télégraphe ne nous renseigne guère sur le grabuge qui se déroule dans les deux péninsules.

Les richards craignent la contagion. Si poules mouillées qu'ils nous voient, ils ont peur que l'exemple de nos voisins nous tire de notre roupillade.

Ainsi, d'Italie, pas de nouvelles ; à peine savons-nous que les bons bougres qui turbinent en Suisse, essaient de passer la frontière, pour donner un coup de main aux gas à la redresse.

Les quelques dépêches qu'on peut piger dans les quotidiens annoncent que l'ordre est rétabli. L'ordre de Varsovie, foutre ! La paix des morts !

Est-ce vrai, nom d'une pipe ? Le chabanais est-il vaincu ou continue-t-il à se dérouler ?

Dans la première hypothèse, ce ne serait que partie remise.

Je crois qu'à force d'attendre, les temps s'approchent. Bientôt sonnera l'heure où les types d'attaque auront de la besogne : il s'agira de foutre à l'égoût le vieux monde fangeux.

Et, en place d'aligner la société nouvelle : celle où il n'y aura ni prisons, ni gendarmes, ni frontières, ni douanes, ni patrons, ni gouvernants.... Rien que des êtres humains s'aimant et s'entraïdant sous le ciel bleu.

Il est temps de se grouiller, afin de n'être pas surpris par l'orage : de se serrer les coudes, de devenir une force avec qui l'on compte.... Et puis, par dessus les frontières, faire avec tous les prolétaires l'alliance mondiale qu'on opposera à toutes les triplices destinées à nous faire casser la gueule pour la gloire de nos maîtres, le triomphe de leurs bedaines et de leurs coffre-forts.

Oui, nom d'un foutre, il est temps de reprendre et de propager comme l'Évangile nouveau les grandes idées tracées par nos aînés de l'Internationale :

Emancipation des travailleurs par les travailleurs eux-mêmes.

Entente commune des travailleurs contre leurs exploités sans distinction de races, de couleur et de nationalité.

Expropriation de la bourgeoisie et prise de possession par le peuple de la terre, des usines, ateliers, mines, maisons, en un mot de toute la richesse sociale. Eclairés par ce flambeau, les bons fieux qui d'instinct vont déjà droit au but, ne s'arrêteront pas à moitié route, ils enverront à la merde les politiciens et la Sociale anarchote aura du vent dans les voiles.

LE PÈRE BARBASSOU.

## Théâtre Anarcho

Les idées de révolte font tache d'huile : elles s'infiltrèrent et se manifestent partout, malgré les manigances d'étouffement des jean-foutre de la haute.

Il y a déjà belle lurette que les bouquins et les journaux — même ceux qui se donnent des attitudes tout à fait ramollot — sont farcis d'idées pétaradeuses et subversives.

Que faire pour mettre un bouchon à ces tendances ?

Les bourgeois ne le savent !

Jusqu'à ces derniers temps, le théâtre était resté puceau d'allures chambardeuses, grâce à cette garce de censure qui veille bougrement au grain.

Mais voici que la censure est débordée !

Ça a d'abord été les *Mauvais Bergers* de Mirbeau, puis la *Cage* de Descaves.

Ensuite, tout en renaudant ferme, cette chanelle de censure a dû autoriser la représentation des *Tisserands* de Gerard Hauptmann qui est une riche pièce de révolte et dont tous les bons bougres devraient aller se rincer l'œil au THÉÂTRE ANTOINE.

C'est du pognon bien dépensé !

Et voici que Mirbeau repique au truc — encore au THÉÂTRE ANTOINE ! Il vient de se fendre d'une comédie en un acte : *L'Épidémie*, qui est un riche débinage des gouvernants.

Le scène représente une séance de Conseil municipal : les volatiles sont réunis et, après une chamaille rigouillante entre un socialo marchand de bibine et un épicière majoritaire, le docteur Triceps, un franc-maçon enragé, explique — à propos d'un conseiller cipal qui a été fichu au bloc pour avoir débité de la viande pourrie aux troubades — que la pourriture est très bien digérée par les boyaux populaires et à l'avantage d'enrichir les bourgeois qui s'en font débitants.

Puis, une grave question est mise sur le tapis : une épidémie de typhus a éclaté à la caserne et les troubades meurent comme des mouches à l'automne.

Mossieu le maire rassure ses copains en leur expliquant que cette épidémie est très respectueuse de l'ordre puisqu'elle ne s'attaque qu'aux simples troubades.

Il n'y a pas un officier d'atteint ! Donc, inutile de s'en foutre martel en tête.

Pourtant, comme mossieu le maire est un mariote qui veut ménager tout le monde il voudrait que le conseil cipal prouve ses bonnes intentions en votant des travaux d'assainissement. Oh, rien que les voter ! Le préfet lui a demandé ça, histoire d'empêcher les journaux subversifs de gueuler, et aussi pour monter le coup au populé.

Les volatiles ne veulent rien savoir ! Ils ne veulent rien voter — même pour la frime

Les jean-foutre s'entêtent, expliquant que les soldats sont faits pour crever et que la caserne doit leur donner un avant-goût du champ de bataille, lorsqu'on vient leur annoncer qu'un bourgeois vient de dévisser son billard, emporté par l'épidémie.

Ah, nom de dieu, ça change d'antienne !

Mes salauds qui, tant que des pauvres bougres étaient seuls en jeu, ne voulaient pas même accoucher de votes platoniques, sont empoignés de folie réformatrice : on referra les égouts, on batira des casernes aérées, on percera des boulevards, on amènera de l'eau potable et à profusion.

Et la galette pour tous ces travaux ?

Ah, foutre, ils ne liardent plus ! Ils votent les millions nécessaires et tirent des plans pour faire des emprunts.

C'est bien ça, les dirigeants !

Tant que le populé est seul en jeu, ils se foutent de tout ; leur sollicitude ne s'éveille que quand ils craignent pour leur peau.

Et cet « état d'âme » n'est pas particulier aux conseillers cipaux — les bouffe-galette et les gouvernants de tout calibre pensent pareil.

## Le Martyre d'un Bleu

par  
ANDRÉ TRÉGASTEL (1)

Midi, au mois de juillet. L'immense cour carrée, au sol jaunâtre et pierreux, flamboie sous un implacable soleil, renvoyé par les hauts bâtiments de la caserne, nus et sordides comme des murs de prison. Aux fenêtres, quelques figures abruties ou lasses ; quelques hommes fumant mélancoliquement la pipe luttent à qui crachera le plus près de l'adjudant de semaine.

Puis de ci, de là, des bourgerons aux tâches indélébiles, des pantalons rouges séchent aux parois, trouant de blanc ou de garance le bistre des façades, et sous le petit auvent du poste aux quatre colonnes de pierre grise, les hommes de garde sommeillent, — les bras croisés, le képi en arrière, — sur un banc boiteux, appuyés au mur frais où les dos ont depuis dix ans laissé des taches de crasse régulièrement alignées.

De temps à autre seulement, le caporal rompt le silence par cette unique phrase :

« Gallo, donnez-moi du tabac. »

Gallo s'exécute chaque fois avec un petit sourire lâche, bien qu'il enrage de voir diminuer son tabac fin. Mais il sait par expérience que s'il « rouspétait », les jours de soupe et de chambre pleuvraient sur lui à la moindre occasion.

Un calme pesant et chaud règne sur le quartier, troublé seulement par la chute sur le pavé des pierres que le caporal jette au chien du régiment, un petit bull jaune aux bons yeux humides, qui affronte seul l'écrasant soleil de cette journée. Parfois, le chien atteint pousse un cri et le caporal sourit, en pivotant sur le talon d'un air dédaigneux.

« Hé ! là bas ! Sonnez le rassemblement ! » L'adjudant de semaine s'adresse au clairon de garde, un breton massif, aux grosses lèvres, à la poitrine énorme, aux épaules carrées, qui se précipite sur son instrument. Les notes s'envoient, claires, impérieuses, ici, là, plus loin, dans tous les coins du quartier, comme des chants de coq qui se répondent.

— Zut ! conclut un des hommes du poste. Marche de 40 kilomètres par ce temps-là ! On n'est pas malheureux d'y couper, nous autres ! Au silence de tout à l'heure a succédé un bourdonnement de ruche, un tapage confus fait de mille bruits, comme si le clairon avait sonné la résurrection de ces choses mortes : claquements de portes, jurons, dégringolades tumultueuses dans les escaliers, heurts de garmelles, de fusils et de sabres, piaffement des chevaux tirés de leur écurie. Et la vaste cour est en un clin d'œil pleine d'hommes déjà alignés, déjà silencieux, prêts à partir sous ce soleil infernal pour la pénible marche.

L'appel est terminé, les derniers ordres donnés ; clairons et tambours vont sonner et battre, lorsque de l'autre bout de la cour arrive un retardataire.

— Nom d'un chien, Cossard, vous vous fichez de moi d'arriver à cette heure-ci ? Vous aurez quatre jours de salle de police !

L'homme porta les armes à l'adjudant qui venait de le punir et tant bien que mal prit place à son rang.

La compagnie tout entière fut secouée d'un

petit rire silencieux : c'était une joie, cette pluie quotidienne de punitions sur Cossard. Et comme la colonne s'ébranlait, l'homme qui était derrière lui lui écrasa les talons en soufflant à son oreille :

— Ça va être bon, hein, la planche, ce soir, après les 40 kilomètres.

Cossard était dans toute l'acception du mot ce qu'on appelle au régiment un cosaque : l'art de faire un paquetage qui ne penche pas, de faire son lit carré, d'astiquer son « fourbi » à hauteur, toutes ces choses qui créent là-bas une supériorité, tout cela lui était absolument étranger : son paquetage venait toujours en avant des autres, et par une singulière déveine, s'abattait toute les nuits sur sa couchette ; celle-ci, toujours à demi défectueuse, était dans le jour bosselée, pendante, trouant brutalement le savante ordonnance des lits voisins.

Lorsque l'adjudant passait dans les chambrées et voyait cela, il s'en prenait au sergent, qui s'en prenait au caporal, et celui-ci infligeait à Cossard des pluies de corvées supplémentaires, des jours de consigne pour lesquels il portait des motifs terribles.

La punition repassait par la filière qu'elle avait suivie pour arriver jusqu'à Cossard, chaque gradé l'augmentant dans la mesure de ses moyens, comme ces cairns d'Ecosse qu'on commençait avec trois cailloux sur un cadavre abandonné, et auxquels tout passant devait ajouter sa pierre.

Cossard avait pourtant une bonne volonté touchante : il refaisait dix fois astiquage, lit et paquetage ; mais il ne pouvait pas ; ses doigts ne se prétaient pas à cela ; dans l'astiquage des cuirs, il arrachait des plaques de vernis, faisait une foule de ces balourdises qui au régiment deviennent la source d'incroyables misères ; et ses punitions engendraient des retards qui faisaient naître des punitions nouvelles, celles-ci à leur tour le jetaient dans des négligences qui attiraient de nouvelles répressions : le malheureux était pris dans l'engrenage.

Ses chefs se fatiguaient de voir toujours ce nom : Cossard, en tête des rapports ; c'était un mauvais soldat ; il était jugé !

Au bout de huit jours de service, on pouvait prévoir que la caserne, baigne pour les autres, pour lui serait un enfer.

Puis Cossard n'était pas seulement maladroit ; il avait trois vices graves : il était Parisien, il était laid, il était faible. Dans la petite garnison de Bretagne où ceci se passait, comme dans tant d'autres, les Parisiens étaient mal vus au régiment. Tout Parisien est une forte tête et une pratique ; là où d'autres s'éreintent, le Parisien trouve moyen de tirer son épingle du jeu ; enfin, il faut tout avouer, il est souvent dédaigneux, moqueur et vantard ; on n'ose pas lui répliquer, à la supériorité de la « blague ». De là de véritables haines contre les Parisiens ; mais qu'il s'en trouve un, une exception, qui, plus faible, plus timide ou plus maladroit, prête le flanc aux railleries sans danger pour les railleurs, malheur à celui-là : la verve des rustres le poursuit avec une dureté lâche et féroce ; il est le bouc émissaire. Cossard était celui-là.

Nous avons dit qu'il était laid ; de fait, il était presque difforme : on ne savait comment il avait pu passer, au conseil de revision, avec ses jambes écartées et molles, ses épaules pointues, son dos voûté. Sur ce pauvre corps, une figure ridicule, des oreilles immenses décollées de la tête, une bouche de mouton, des yeux fous qui poursuivaient toujours, dans le ciel, quelque vision que lui seul aurait pu dire. Enfin, pour compléter le personnage, des pieds invraisemblables, pour lesquels le garde-magasin avait en vain cherché une pointure d'une longueur inusitée : il avait fallu que Cossard se résignât à porter des chaussures trop petites.

(A suivre.)

## Ohé, les Copains !

Aux bons bougres encore embrennés de préjugés, faites lire

En Période Electorale

Par E. MALATESTA

Comme ENTRE PAYSANS, la brochure EN PÉRIODE ÉLECTORALE est sous forme dialoguée ; c'est une virulente critique du suffrage universel : un socialo et un anarcho discutent et, en une belle vigueur d'argumentation est dépioté le suffrage universel.

L'exemplaire : dix centimes.

Pour faciliter la diffusion de cette chic ora-

chère il sera expédié un cent de EN PÉRIODE ÉLECTORALE aux copains qui encerront un mandat de cent sous au PÈRE PEINARD, 15, rue Lavoisier (Montmartre), Paris.



### Bignon, le maire d'Eu

Dieppe. — Il faut le qualifier cet animal, afin de le distinguer de son frangin, aussi réac que lui et maire d'Abbeville.

Le maire d'Eu n'est pas à prendre avec des pincettes! C'est un de ces richards comme il y en a tant: ils se foutent sur le râble l'étiquette de républicains — parce qu'on est en république — demain, ils seront royalistes ou sociaux s'ils y trouvent leur intérêt.

Mais foutre, il y a une chose qu'ils ne cessent jamais d'être: de rudes exploités!

Ce qui est triste, c'est que le populo se laisse engluier par ces sales mufles: ils lui imposent parce qu'ils sont riches.

C'est ce qu'arrive au maire d'Eu!

Il n'y a pourtant pas d'erreur: nos intérêts n'ont rien de commun avec les appétits des richards — pourquoi donc les bons bougres se laissent-ils emberlificoter par eux?

Le populo en pince pour une société dans laquelle la table serait mise pour tous et où on aurait ses coudées franches.

Seulement, il ne sait pas comment s'y prendre pour y arriver! Il ne se rend pas compte qu'il faut chambarder la mécanique actuelle et il se laisse embistrouiller avec l'espoir des réformes.

Ah oui, des réformes. Va-t'en voir si elles viennent, Jean!

Méline et sa gouvernaille trouvent déjà qu'on va trop vite et ils manigancent pour barrer la route aux sociaux politicards — qui ne sont pourtant pas bien méchants, nom de dieu! Partout, les galeux de richards, acoquinés avec la frocaille, cherchent à implanter des candidats réacs, de véritables écrevisses qui marcheront à reculons, tout en faisant face au Progrès.

Dans ce but, Félixque, Méline et Bignon, le maire d'Eu, ont voulu coller à Dieppe l'aristo Greffulhe. Celui-là, aussi cléral que millionnaire, aurait fait un bouffe-galette parfait: jamais il n'aurait été en bisbille avec les bourriques ministérielles.

On proposa donc à Breton de lui céder sa place à l' Aquarium — moyennant finances.

Si Breton avait voulu, l'affaire était dans le sac!

Ce qui prouve que le suffrage universel n'est que de la roustanponne: où donc est la sincérité de la consultation nationale, s'il suffit d'un sac d'écus pour déplacer une majorité?

Breton ne marcha pas!

Et la bande d'exploiteurs et de cléricochons ligés contre ce paysan normand, s'est aperçue qu'il est un incapable.

Bon dieu, les salauds ont mis le temps à faire cette découverte: depuis huit ans ils lui lèchent les doigts de pied!

S'ils le débinent, c'est uniquement parce qu'il n'a pas voulu se laisser acheter, à raison de 300.000 balles.

Evidemment, pour des jean-foutre qui ne voient pas plus loin que les pièces de cent sous, Breton est un incapable puisqu'il a refusé des chèques.

Peut-être est-il un rude finaud!...

Turellement, qu'il soit élu ou non, ce sera le même fourbi: ça ne changera rien au sort du populo.

C'est pas par la votellerie, le parlementarisme et la légifération qu'on arrivera à quelque chose.

Ces saloperies ne sont utiles qu'aux richards.

Et c'est pourquoi les mecs de la haute ont essayé d'un cléricafard-bonaparteux, le Laborde-Noguez.

Au premier tour, dans la course aux 25 balles, c'est Breton le roubleur qui tient la corde.

Pour ne pas changer, Bignon, le maire d'Eu, joue dans ce tripotage un sale rôle: le voici maintenant qui fait la retape pour le badingue-sard Laborde.

Ce sacré maire d'Eu aurait préféré manœuvrer pour son compte — il n'a pas osé!

Osera-t-il? N'osera-t-il pas?

Je m'en contrefous!

Tout ce que je constate c'est qu'il est un échantillon réussi de ces républicains de pacotille qui vivent au vent de l'opinion.

Le voici associé à un badingueusard et, demain, s'il y trouve son bénéfice, il se ralliera à n'importe quoi.

Quel sale type, nom de dieu!

Et foutre, toutes ces dégueulasseries devraient écœurer les bons bougres et les encourager à se passer le bulletin de vote là où les poules ont l'œuf.

Y a que ça de vrai!

Ensuite, on retrousse ses manches et on fout les pieds dans le plat.

« C'est trop brutal!... » vont seriner les go-beurs.

Et foutre, ne sont-elles pas autrement brutales les prétentions de ce saligaud de troquet qui parle de foutre à la porte tous ses employés qui ne voteraient pour le cléricochon?

### Les noces de Gamaches

Gamaches est un patelin où on ne bouffe sûrement pas aussi chiquement que chez le bon bougre du même nom qui invita Don Quichotte à galibâtrer à sa noce.

Y avait de quoi chier partout chez Gamaches! À Gamaches, c'est plus ça! Les crottes de prolos y sont plus minces que de la ficelle de fouet.

C'est qu'aussi le marquis de Carabas — le satané Saint! — est le maître de ces parages.

Des bons bougres m'écrivent de ce patelin qu'ils ont la déveine de payer le pain, trente-deux sous les quatre kilos, ce qui, — pour la campluche, — est rudement cherot.

Si encore il y avait le poids et la qualité....

Mais je t'en fous! Les prolos sont forcés de prendre le bricheton qu'on leur apporte.

Et, ce qui est à noter, la faute n'en est pas seule aux grands accapareurs de la boule ronde: à Gamaches, les affameurs sont des petzouilles de l'endroit.

C'est tellement vrai que, dans un patelin voisin, — distant à peine de 12 kilomètres, — les quatre kilos se vendent vingt-six sous.

Un sou et demi d'augmentation — par kilo et pour douze kilomètres de distance — c'est une sacrée preuve d'accaparement.

Les bons fieux qui me jaspinent cette dégoutation expliquent que cette cherté du pain est, en grande partie, causée par la jean-foutrière du maire et de son aaministrance.

En effet, au marché dernier le blé avait baissé de six francs, samedi il baissa encore de quarante sous par sac — ce qui fait huit francs.

Et le bricheton n'a pas varié!

C'est bougrement calamiteux, mille tonnerres!

— A qui s'en prendre?

Eh, mes pauvres fistons, à vous..., à vous seuls remonte la responsabilité de votre misère.

C'est parce qu'on est trop dociles et trop moutonniers que les richards se croient tout permis.

Actuellement, d'un bout de la France à l'autre, le bricheton a renchéri — et personne ne rouspète!

Cet avachissement encourage les affameurs.

Pourquoi mettraient-ils un frein à leurs crimes, puisqu'on les laisse opérer en paix?

### Faillite électorale!

Roubaix. — Les quotidiens n'ont pas fait grands flafas du grabuge arrivé à Roubaix, à la suite de la veste de Guesde.

Ces événements sont trop graves pour qu'ils s'avisent de battre la grosse caisse autour.

Dam, ils prouvent que tabler sur la votellerie c'est se foutre le doigt dans l'œil jusqu'au coude, car le jour où les capitalos le veulent ils font virer le suffrage universel au gré de leur crapulerie.

Le populo de Roubaix est bougrement révolutionnaire, nom de dieu!

Seulement, illusionné par quelques succès électoraux, il avait cru pouvoir arriver à quelque chose, grâce au torcheucul.

Va te faire lanlaire! Voilà que tout s'est écroulé, kif-kif un château de cartes.

Aussi, désormais, les prolos roubaisiens ne coupent plus dans les manigances pacifiques.

Et comme ils ne veulent pas se laisser foutre de leur fiote par les bandits de la haute, l'autre dimanche, quand les réacs ont voulu les narquer ils ont fait du raffut.

Un bourgeois y a trouvé la mort!

C'est évidemment regrettable pour lui et les siens — mais de là à couper dans les menteries

des jean-foutre qui serinent que le type était un passant, il y a loin.

Il est prouvé que le type, marchand d'étoffes, ex-directeur de tissage, calotin et patrouillard enragé, a provoqué une floppée de sociaux.

L'un de ceux-ci, énervé par ces provocations a envoyé un coup de tête dans le ventre du bourgeois — et il n'en a pas fallu davantage pour lui faire tourner de l'œil.

Les jageurs prétendent avoir agrippé le coupable — c'est un socialo.

Mais le canard collecto, l'ÉGALITÉ, renie le gas et le qualifie de criminel.

Pour l'ÉGALITÉ on n'est socialo que tant qu'on vote — une fois l'opération accomplie, on ne l'est plus.

Bast, toutes les manigances des politicards et les crapuleries des bandits de la haute n'empêcheront pas que le populo se ressaisit et redévient crânement révolutionnaire.

### Au bain Berthoumeu

Toulouse. — Y a là-bas une petiote boîte où les prolos sont menés au doigt et à l'œil par une uacne de patron — d'autant plus vache que c'est un parvenu. Par un rabottage perpétuel, en une douzaine d'années, il a réussi à amasser un bon petit magot qui lui permet de faire maison de campagne, maîtresse en ville et d'entretenir, avec le travail de ses prolos, environ une douzaine de personnes.

Et foutre, il est mal embouché, le jean-fesse: il fait à ses typps des parades qui ne sont pas dans une boîte à coins.

Et les typos, qui posent pour être plus marioles que les autres prolos, se laissent engueuler sans piper mot.

Devant ce débordement d'insultes — et même quelquefois devant ses torgnoles — ces abrutis courbent la tête.

Ils n'ont que ce qu'ils méritent!

Pour la fête du singe, qui tombait le 5 dernier, ses victimes avaient eu l'idée d'offrir à leur exploiteur — qui n'est pas youtre mais franc-maçon — un knout d'honneur.

Les couillons n'ont pas donné suite à leur projet, crainte que le galeux — voulant s'assurer qu'on ne lui donne pas de camelotte — ait eu envie d'essayer le fouet sur leurs fesses.

### Bouffe-galette en rage

Sain-Bel. — Malgré que le bouffe-galette Aynard, un banquier de Lyon, ait été réélu dans l'arrondissement de l'Arbresle, à Sain-Bel le birbe n'a pas eu autant de voix qu'il en aurait voulu.

Ce n'est pourtant pas faute de promesses! Il avait promis 100.000 balles pour construire un hospice: il avait promis des fontaines et tout le diable et son train.

Ses racoleurs électoraux ne tarissaient pas d'éloges!

Quoique ça, les gueules noires de Sain-Bel n'ont pas voté pour lui.

Cette veste relative est d'autant plus sensible au jean-foutre Aynard qu'il considérait Sain-Bel et les patelins environnants comme son fief, car sa famille y est installée et a quasiment tout accaparé.

Le jean-foutre Roquelin, qui fait le sale métier de directeur des mines s'est avisé de ratiboiser toutes les mesquines faveurs dont jouissaient les prolos de ces parages.

Le populo, loin d'en pleurer, en rigole kif-kif des petites baleines: il se tord de voir ses maîtres si en rage.

Et foutre, que serait-ce donc si les gas s'avisent de passer leurs singes à l'astique!

### Pour la Révolution italienne

Dans un énergique et sublime élan de révolte, les révolutionnaires italiens se jettent résolument contre un pouvoir inique qui les affame, afin d'arracher à la bourgeoisie, à la royauté, un peu plus de pain, un peu plus de liberté. La prison, puis les balles et la mitraille ont répondu aux révoltés; 1000 des nôtres (de l'aveu même des dirigeants) sont couchés sur les pavés de Milan, la répression commence, terrible, impitoyable, et menace d'arrêter l'élan populaire pour le noyer dans une mare de sang.

Les révolutionnaires de Paris, les sincères, tous ceux qui ont des leurs couchés, là-bas au bain ou dans les fossés du Père Lachaise, tous

ceux dont les amis, les frères, les pères sont tombés pour la liberté, tous ceux qui ont souffert pour la Grande Cause, tous ceux qui ont au cœur ou dans le cerveau, un idéal de raison et d'humanité, tous ceux-là, vont-ils rester sourds aux cris de douleur de nos frères d'Italie.

Paris, le Paris des faubourgs, le Paris des Révolutions de 1848 et de 1871, va-t-il se réveiller? Sinon pour aider par l'action nos frères d'Italie, tout au moins pour leur porter secours, les encourager.

Des emprisonnés, des blessés, des affamés, des veuves, des enfants, vont avoir à supporter d'affreuses tortures.

Révolutionnaires de toutes les écoles et de tous les partis,

Militants de tous les pays,

Irons-nous à eux?

Nous l'espérons!

La Révolution n'a pas de frontières!

Les opprimés n'ont pas de pays!

La patrie des gueux est une: L'Humanité,

Vive la Révolution universelle!

P. S. — Le « Comité de la Révolution italienne » fait appel à tous les citoyens qui voudraient secourir par solidarité les camarades italiens. Permanence tous les jours de 10 h. du matin à midi, 15, rue Lavieuville. Adresser provisoirement les fonds au citoyen E. Girault.

## Communications

### Paris

Les copains pouvant disposer de quelques heures pour coller des affiches du PÈRE PEINARD AU POPULO sont priés de s'amener à la tournée, 15, rue Lavieuville. Plus il y en aura, mieux ça vaudra.

— Groupe des Etudiants Révolutionnaires Internationalistes. Réunion le mercredi, à 8 h. 1/2 du soir, 36, rue de la Montagne-Ste-Geneviève.

— Au XX<sup>e</sup> arr., vendredi 20 mai, réunion publique et contradictoire, rue Vitruve, 3, préau des Ecoles, à 8 h. 1/2.

Samedi, même heure, rue Sorbier, 15.

— Groupe Communiste du XIV<sup>e</sup>. Réunion tous les dimanches, à 3 h., 51, rue de l'Ouest.

Permanence tous les soirs chez Lafond, 264, avenue Daumesnil et tous les lundis, jeudis, samedis à 8 h. 1/2, chez Delapierre, 168, rue de Charenton.

Nota. — Prière aux copains qui publieront des affiches d'en envoyer deux exemplaires à Lafond.

— Bibliothèque Sociologique des Libertaires du XII<sup>e</sup>. Les camarades se réunissent tous les dimanches à 2 h., salle Delapierre, 168, rue de Charenton.

— Les copains du XIV<sup>e</sup> sont invités par le candidat abstentionniste du quartier, à se trouver 11, rue Després, salle Labeis, samedi à 8 h. 1/2 du soir.

— Les Libertaires du XV<sup>e</sup>, réunion tous les dimanches soir chez Béra, 116, boul. de Grenelle.

— Comité Proudhonien du Contrat social 37, rue Clignancourt, café Poirier, réunion privée tous les mardis à 8 h. 1/2 du soir.

### Banlieue

SAINT-DENIS. — « Jeunesse Egalitaire ». Réunion tous les mardis soirs, à 8 h., salle Olivier, 3, rue du Port.

AUBERVILLIERS. — Tous les soirs, permanence chez Langlois, rue des Quatre-Chemins, 5, pendant la foire électorale.

Le copain Langlois, tient les bouquins de la bibliothèque à la disposition des copains.

Dimanche, vers 2 h., si le temps le permet, balade à la campagne.

### Province

LIMOGES. — La Jeunesse Libertaire se réunit tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, 131, faubourg de Paris. P. S. — Les camarades qui détiennent des livres sont priés de les rapporter au plus tôt.

— Les journaux libertaires sont en vente chez Moreau, place Denis-Dussoubs; Papy, rond-point Garibaldi; kiosque de la Poste et kiosque place Jourdan.

AMIENS. — Les camarades sont invités à se réunir le samedi à 8 h. 1/2 du soir et le dimanche, à 5 h. du soir, au Cent de Piquet, faubourg du Cours.

CETTE. — Les copains se réunissent chaque jeudi et samedi au café Castan, quai de Bosc.

TROYES. — Montperrin, impasse Bresquin, vend et porte à domicile le « Père Peinard » le « Libertaire » et les « Temps Nouveaux », ainsi que les brochures libertaires.

NIMES. — Les libertaires réunis se trouvent tous les samedis et dimanches Bar du Musée, boul. Courbet. Les bouquins de la Bibliothèque sont à la disposition des camarades.

libertaires sont à la disposition des copains, tous les soirs, depuis 8 h., café Fosquet, bar du Musée, boul. Courbet.

REIMS. — Le camarade Fourdrinier, 30, rue de Metz prévient les personnes qui désireraient prendre connaissance des écrits libertaires, qu'elles peuvent s'adresser chez lui. Il tient à leur disposition journaux, brochures, livres, etc.

— Réunion des copains, samedi à 8 h. 1/2, rue du Mont d'Arène, 45, buvette du Lavoir.

— Ceux qui désirent étudier la question sociale et hâter l'avènement d'une société meilleure sont priés de se réunir au café St-Maurice, 153, rue du Barbâtre, tous les samedis.

MARSEILLE. — Les journaux, brochures et chansons libertaires sont criées par le camarade Coradi.

— La Jeunesse Anarchiste donnera une causerie tous les jeudis, à 9 h. du soir, bar des Vignobles, 14, passage des Folies-Bergères.

LE MANS. — Les lecteurs du « Père Peinard », des « Temps Nouveaux » et du « Libertaire » se réunissent tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, salle Sthorez, avenue de St-Gilles.

DUNKERQUE. — Le « Père Peinard » est en vente chez le dépositaire, Alfred, 50, rue du Sud et dans les kiosques de la ville.

ROUBAIX. — Les copains du « Cravacheur » viennent de rééditer la *Peste religieuse* de Most. Les camarades désirant cette intéressante brochure n'ont qu'à s'adresser au « Cravacheur », 78, rue de Nouveaux, qui leur en fera l'expédition. — 3 fr. le cent, frais d'expédition en plus.

SALON. — Réunion des libertaires Salonais, jeudi, samedi et dimanche au Bar Américain, cours Carnot.

ARLES. — Réunion pour la formation d'un groupe d'études et la création d'une bibliothèque, le dimanche soir, à 8 h. 1/2, café Serres, boul. Victor Hugo.

DIJON. — Les camarades dijonnais et les citoyens partisans de la propagande abstentionniste sont priés de se mettre en relations avec le camarade Gustave Manières.

LILLE. — Le « Père Peinard » est en vente chez Poissonnier, 24, rue des Roblets.

SAINT-CHAMOND. — Les camarades invitent les jeunes gens soucieux de leur liberté à se rendre tous les samedis de 7 h. 1/2 à dix heures du soir et le dimanche à 9 h. du matin, au Pont-St-Pierre, 2, chez Doutré, bistrot.

TARARE. — Le « Père Peinard » et toutes les publications libertaires sont en vente chez Gaynon, sur la Pêcherie.

— Les copains se réunissent tous les dimanches dans la soirée, chez Charles, cafetier, rue Belfort.

TOULON. — Les camarades trouveront toutes les publications anarchistes rue Vincent Cordouan, 2, au marchand de journaux.

En vente aussi, la brochure: les « Variations guesdistes »

GAP. — Le « Père Peinard » et toutes les publications libertaires sont en vente chez Lindsay, kiosque en face la caserne vieille.

ALBERTVILLE. — Le *Père Peinard* est en vente au kiosque de la rue de la République. Le copain Gonthier, forgeron, le porte à domicile et il invite les camarades qui voudraient aider à créer une Bibliothèque Sociale à se rendre le dimanche soir, café Boutin, place de la Liberté.

### Extérieur

LIÈGE. — Les libertaires se réunissent tous les dimanches, à 6 h. du soir, chez P. Schleich, 85, quai d'Orban.

GENÈVE. — Les libertaires de Genève viennent de former un groupe d'études sociales. Tous les copains pourront se réunir à l'avenir, au café Roch, rue du Parc, Eaux-Vives, Genève.

CHARLEROI. — Tous les libertaires se réunissent le samedi, à 8 h. 1/2, au café du Temple de la Science.

## Petite Poste

L. St-Louis (U. S.) — T. Belle Bridge. — P. Lille. S. Certe. — L. Laon. — V. Millau. — E. Montpellier. — N. Sens. — P. Arbresle. — C. Blois. — G. Beaune. — M. Troyes. — Coop. Lyon. — Mme D. Montluçon. — D. Foix. — C. Nice. — O. Toulon. — A. et H. Angers. — B. Roubaix. — C. Reims. — L. M. Orléans. — J. Limoges. — E. Daumazau. — L. Rouen. — B. Brest. — A. Niort. — P. St-Etienne. — F. Liège. — Reçu réglements, merci.

— Villeméjane. Merci de ton envoi. L. G.  
— Grandidier demande à Ségard s'il a reçu lettre et manifeste.

POUR ETIÉVANT: S. St-Etienne, des camarades du Soleil 2.50.

### CHANSONS ILLUSTRÉES, av. musique DEUX RONDS chaque

1. LE CHANT DES ANTI-PROPRIOS.
2. LES LIBERTAIRES, paroles de E. Decrept, musique de Mévisto.
3. JE N'AIME PAS LES SERGOTS (sous presse).

### Réclamez partout

# L'ALMANACH DU PÈRE PEINARD

Pour l'année crétine 1898

(AN 106 DU CALENDRIER RÉVOLUTIONNAIRE)

Prix de l'Almanach: 25 cent.

Pour le recevoir franco: 35 cent.

## En vente aux bureaux du Père Peinard

Les ALMANACHS DU PÈRE PEINARD pour 1897 et 1898, l'exemplaire, 0.25; franco, 0.35.

L'ALMANACH DU PÈRE PEINARD pour 1894 (saisi).

L'ALMANACH DU PÈRE PEINARD pour 1896, rare; 0.50, franco 0.60.

Brochures à 0 fr. 10; franco 0 fr. 15 l'exemplaire.

VARIATIONS GUESDISTES, opinions anciennes de Jules Guesde, Gabriel Deville, etc., recueillies et annotées par Emile Pouget.

L'ANARCHIE, par Elisée Reclus.

UN SIÈCLE D'ATTENTE, par P. Kropotkine

AUX JEUNES GENS, par P. Kropotkine.

L'AGRICULTURE, par P. Kropotkine.

EDUCATION, AUTORITÉ PATERNELLE, par André Girard.

LES RÉVOLUTIONNAIRES AU CONGRÈS DE LONDRES.

PATRIE ET INTERNATIONALISME, par Hamon.

LA GRANDE RÉVOLUTION, par Kropotkine.

LA LOI ET L'AUTORITÉ, par Kropotkine.

ENTRE PAYSANS, par Malatesta.

L'ANARCHIE DANS L'ÉVOLUTION SOCIALISTE, par Kropotkine.

LE MACHINISME, par Jean Grave.

LA PANACÉE-RÉVOLUTION, par Jean Grave.

IMMORALITÉ DU MARIAGE, par René Chaughy.

Brochures à 0 fr. 15; franco 0 fr. 20 l'exemplaire.

NOTRE CHER ET VÉNÉRÉ PRÉSIDENT, publiée par le « Libertaire ».

LES CRIMES DE DIRU, par Sébastien Faure.

POURQUOI NOUS SOMMES INTERNATIONALISTES, publication du « Groupe des Etudiants socialistes, révolutionnaires internationalistes ».

L'INDIVIDU ET LE COMMUNISME, publication des E.S.R.I.

RÉFORMES ET RÉVOLUTION, publication des E.S.R.I.

MISÈRE ET MORTALITÉ, publication des E.S.R.I.

Brochures à 0 fr. 25; franco 0 fr. 30 l'exemplaire.

LE DOGME ET LA SCIENCE, par E. Janvin.

L'ORDRE PAR L'ANARCHIE, par D. Saurin.

LES TEMPS NOUVEAUX, par Kropotkine.

PAGES D'HISTOIRE SOCIALISTE, par W. Tcherkesoff.

### Divers

LA SOCIÉTÉ AU LENDEMAIN DE LA RÉVOLUTION, par Jean Grave, 0 fr. 60; franco, 0 fr. 70.

DIRU ET L'ÉTAT, par Bakounine (avec portrait), 1 fr.

ENDEHORS, par Zo d'Axa, le vol., 1 fr.; franco, 1 fr. 30.

COMMENT L'ÉTAT ENSEIGNE LA MORALE, publication des E.S.R.I., le vol. 1 fr. 50; franco, 1 fr. 75.

BIBLIOGRAPHIE DE L'ANARCHIE, par Netlau, fort volume documentaire, in-8°, 5 francs.

En volume à 2 fr. 50; franco, 2 fr. 80

LA CONQUÊTE DU PAIN, par P. Kropotkine.

LA SOCIÉTÉ FUTURE, par Jean Grave.

LA GRANDE FAMILLE, par Jean Grave.

L'INDIVIDU ET LA SOCIÉTÉ, par Jean Grave.

LA PHILOSOPHIE DE L'ANARCHIE, par Ch. Malato.

DE LA COMMUNE A L'ANARCHIE, par Ch. Malato.

LES JOYEUSÉS DE L'EXIL, par Ch. Malato.

DE MAZAS A JÉRUSALEM, par Zo d'Axa.

BIRIBI, par Darien.

LA PSYCHOLOGIE DE L'ANARCHISTE-SOCIALISTE, par Hamon.

LE SOCIALISME ET LE CONGRÈS DE LONDRES, par Hamon.

ŒUVRES DE Bakounine.

LE SOCIALISME EN DANGER, par Doméla Nieuvenhuis.

SOUPES, par Lucien Descaves.

L'ÉVOLUTION, LA RÉVOLUTION ET L'IDÉAL ANARCHIQUE, par Elisée Reclus.

Le PÈRE PEINARD est expédié en province le jeudi, les dépositaires doivent le recevoir le vendredi, ou dans les régions éloignées le samedi matin au plus tard.

Le PÈRE PEINARD doit être en vente dans les bibliothèques des gares. L'y réclamer.

Le Gérant: L. GRANDIDIER.

Imp. L. Grandidier, 15, rue Lavieuville, Paris.



Leur épée et leur manière de s'en servir.